

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

TROISIÈME PARTIE

IV

(Suite.)

Le jeune homme avait beau se répéter que cette surprise de Grenade constituait simplement un fait de guerre : que vingt fois les Espagnols étaient descendus nuitamment sur les côtes française pour y incendier et y détruire les établissements des colons ; que l'expédition commandée par Laurent était sanctionnée par le droit de dix pour cent que le gouverneur devait prélever au nom du roi Louis XIV sur le butin ; malgré tous ces raisonnements, le chevalier ne pouvait parvenir à colorer suffisamment à ses propres yeux le rôle qu'il jouait.

En désespoir de cause, il espérait que Nativita ne verrait dans sa conduite, — ce qui du reste était parfaitement vrai, — qu'un moyen employé pour se rapprocher d'elle.

Les dix-huit flibustiers dirigés par Laurent — deux hommes ayant été détachés de sa troupe pour aider à conduire les embarcations dans le faubourg de Santa-Engracia, — ne restèrent pas longtemps inactifs.

L'un d'eux s'en alla frapper à la porte de la cathédrale, sous le prétexte de solliciter les secours spirituels d'un prêtre pour un mourant.

Le sacristain, habitué à de semblables demandes, ouvrit sans méfiance.

Il fut aussitôt jeté à terre, garrotté et bâillonné ; les flibustiers pénétrèrent dans l'église.

Une lampe suspendue à une assez grande hauteur éclairait parfaitement de ses pâles rayons la cathédrale : cette lumière suffit aux flibustiers pour apprécier à l'instant les immenses richesses qui se trouvaient à leur portée.

Alors ce fut parmi ces gens, qui ne croyaient qu'à l'or, qui n'avaient qu'un but, le pillage, ce fut une joie tenant du délire. Chacun se précipita à la curée.

— Matelot dit le chevalier en s'adressant à Laurent, je vois que nos compagnons ont pour plusieurs heures de besogne ici. La maison habitée par Nativita, — ton guide me l'a indiquée en passant, — est située à quelques pas de la cathédrale. J'y cours.

— Arrête, dit froidement le flibustier en interrompant le jeune homme. J'ai besoin au contraire de ta présence, car je vais m'absenter.

— Mais, Laurent, réfléchis donc que d'un moment à l'autre nous pouvons être découverts !... Il est même impossible que cela n'arrive pas. Or, tu comprends quel serait mon désespoir s'il me fallait quitter Grenade sans revoir Nativita !...

— Chevalier Louis, s'écria le flibustier, tu t'es engagé sur l'honneur à m'obéir passivement, les yeux fermés. Je te dis : reste ! cela doit te suffire. Au revoir !

Laurent sans ajouter une parole, s'éloigna aussitôt à grands pas, laissant le malheureux jeune homme en proie à une irritation et à une impatience extrêmes.

Une minute plus tard, Laurent, suivi de deux de ses hommes, frappait à la porte d'une des plus belles maisons, presque un palais, de la place de la cathédrale : c'était là que demeurait Nativita.

Bientôt la voix d'un esclave nègre, cela se devinait aisément à la prononciation, demanda de l'intérieur ce que l'on voulait.

— Ouvrez, au nom du roi d'Espagne, dit Laurent.

Aussitôt la porte roula sur ses gonds et le flibustier entra.

L'esclave, en apercevant un inconnu armé jusqu'aux dents, se recula avec effroi.

— Pas un mot, lui dit Laurent, en portant la main à ses pistolets, ou tu es mort ! Je suis un boucanier de l'île de la Tortue ; Grenade est en notre pouvoir... Conduis-moi vers ta maîtresse, la *senorita* Sandoval.

La présence d'un boucanier produisait toujours une terreur extraordinaire sur les Espagnols.

Les nègres, plus superstitieux encore que leurs maîtres, voyaient dans les flibustiers des êtres surnaturels, invulnérables ; ni promesses ni menaces n'eussent pu les déterminer à leur résister.

L'esclave du compte de Monterey, tremblant de tous ses membres, accompagna Laurent jusqu'à l'apportement occupé par Nativita.

— Pendant que je causerai avec ta maîtresse, lui dit le flibustier, tu resteras couché en dehors de la porte. Je t'avertis que je vois à travers les murailles.

Au moindre geste que tu ferais pour fuir je te tuerais.

La frayeur de l'esclave était telle que ses dents claquaient avec bruit.

Il remplaça par une pantomime fort expressive la voix qui lui manquait : ses mains jointes, son front incliné, témoignaient de son obéissance.

Nativita, quoiqu'il fût près d'une heure du matin, n'était pas encore couchée.

Assise dans un de ces vastes fauteuils à bascule que l'on retrouve dans toutes les habitations tropicales, la jeune fille rêvait.

Il fallait même que ses pensées absorbassent à un haut point son attention, car elle n'entendit pas le bruit que fit Laurent en entrant.

Le flibustier, les bras croisés, l'air railleur, contempla pendant assez longtemps en silence la séduisante Espagnole.

— Elle est réellement d'une admirable beauté, pensait-il, d'une beauté peut-être supérieure encore à celle de Fleur-des-Bois.

D'où vient donc que je n'éprouve auprès d'elle ni émotion, ni surprise ? Pourquoi mon cœur reste-t-il indifférent ? Pourquoi mon esprit tourne-t-il au dédain ?

Laurent avança de deux pas, et élevant la voix :

— Nativita, dit-il, vous m'avez envoyé chercher, me voici, que désirez-vous ?

A l'apparition si inattendue et si inexplicable pour elle du beau Laurent, la jeune fille poussa un cri d'étonnement et voulut se lever, mais son émotion était telle, qu'elle retomba dans son fauteuil prête à perdre connaissance.

— Remettez-vous, reprit le flibustier d'un air moqueur. Vous ne rêvez pas, Nativita : c'est bien le *ladron* ou voleur Laurent, comme m'appellent vos compatriotes, qui est devant vous... M'aimez-vous toujours ?... Dois-je me féliciter de votre constance ou mourir de désespoir de votre oubli ?...

Nativita était tellement troublée, qu'elle ne remarqua pas l'ironie du flibustier ; la parole du beau Laurent arrivait à elle comme un son confus ; elle entendait, mais elle ne comprenait pas.

— Eh bien ! Nativita, dois-je vous répéter ma question ? Vous m'avez envoyé chercher, me voici : que désirez-vous ?

— Avant tout, Laurent, dites-moi, votre présence en ces lieux ne vous expose-t-elle

pas ? ne courez-vous pas aucun danger ? Comment avez-vous fait pour parvenir jusqu'à moi ?

— Je me suis emparé de Grenade, *senorita* !

— Tu m'aimes donc bien, Laurent ! s'écria Nativita avec cette impétuosité essentiellement espagnole qui n'exclut pas la pudeur et laisse à la femme toute sa liberté.

— Moi ! pas le moins du monde ! répondit froidement le beau Laurent. Je suis poli, bien élevé, et j'ai pour règle invariable de conduite d'obéir toujours aux caprices des femmes. Vous m'avez prié de venir : je suis venu, voilà tout !

A ces paroles prononcées avec un rare impudence, Nativita tressaillit ; mais bientôt un séduisant et tendre sourire éclaira son délicieux visage.

— A quoi bon, Laurent, vouloir m'éprouver encore ? Tu doutais de la sincérité de ma passion. Rendu soupçonneux par le malheur tu t'es dit : " Cette jeune fille appartient à une grande famille : elle possède une fortune colossale ; elle est recherchée, adulée ; elle croirait, en me faisant partager son opulence, me combler d'un inappréciable bienfait et acheter le droit de me commander comme à un esclave ! Si elle m'aime réellement, eh bien, qu'elle le prouve !... Je veux la mettre dans une position telle, vis-à-vis de moi, que si jamais l'envie lui prenait de me reprocher mon alliance, j'aie le droit de lui répondre : Madame, je n'ai fait que céder à vos supplications, me rendre à votre prière ! " Voilà, Laurent, quelle a été, j'en suis persuadée, ta pensée ! Elle est digne de ta fierté ; je l'approuve. Ma position à moi m'ordonne l'humilité : je dois et je saurai me faire pardonner mon opulence !...

Mon bien aimé Laurent, ta présence ici m'apprend quelles sont tes intentions. Je n'ignore pas que bien des obstacles nous séparent encore, mais je sais aussi que ta volonté est plus forte que la fatalité : ce que tu veux doit s'accomplir ! Si demain tu daignais dire au gouvernement espagnol : Moi Laurent, l'ennemi invincible et redoutable de votre puissance, je consens à reprendre place dans les rangs de votre armée ; à l'instant même on t'offrirait les plus imminentes dignités le grade le plus élevé !...

— Comme au chevalier de Morvan, n'est-ce pas, *senorita* ? interrompit le flibustier d'un air moqueur. Il paraît décidément que vous êtes chargée de la délicate mission de recruter des ennemis à la flibuste ! Caramba ! quelle éloquence ! quel zèle !

A ce nom de de Morvan que Laurent venait de lui jeter si brutalement à la tête, Nativita poussa un cri de femme blessée, et, se redressant de toute sa hauteur :

— Caballero ! dit elle d'une voix frémissante, outrager une femme, c'est être un lâche. Mais quand cette femme vous aime, c'est être infâme et un assassin !...

A cette insulte, une expression vraiment effrayante de féroce se peignit sur le visage du flibustier.

Toutefois, reprenant aussitôt son sang-froid :

— *Senorita*, dit-il, vous ne manquez ni d'énergie ni d'imagination, malheureusement votre esprit s'éloigne de la nature.

La lettre que que je vous ai écrite contenait ma pensée entière ; si je n'ai pas abusé de votre désaveu nerveux pour faire de vous ma maîtresse, n'en sachez aucun gré à ma délicatesse : les femmes m'ennuient !

La malheureuse enfant laissa échapper un cri déchirant, puis, comme si elle eût été atteinte par la foudre, elle tomba de toute sa hauteur dans le fauteuil placé derrière elle.

— C'est comme *l'autre* ! murmura Laurent : elle aussi me jurait qu'elle m'aimait, elle aus-